

Temps suspendu

DÈS QUE LA GUERRE ÉCLATE, LE RUSSE ALEXEY VOÏNOV CHOISIT L'EXIL : PARADOXALEMENT, IL NE CESSE ALORS DE SE RETOURNER VERS CE PAYS PERDU.

2 4 février 2022 : « Mes jambes ont flanché. Je me suis appuyé contre le mur pour ne pas m'effondrer. “Opération militaire spéciale” : la hideuse combinaison de ces trois mots emplissait la pièce. “Opération”, cela signifiait qu'il n'y avait pas d'attaque, seulement une “opération” comme on en fait souvent en médecine. Quand on opère l'appendicite, on découpe la chair en trop, et voilà – c'est ça, une opération. Là, c'était pareil, sauf que c'étaient des gens qui étaient en trop. » Alexey Voïnov vit à Moscou, il vient d'achever une traduction de Duras. Son mari doit, lui, passer un examen de musicologie. Autour d'eux, dans les premiers jours, rien ne semble changer, le quotidien moscovite persiste – mais peu à peu la peur, le dégoût et la colère l'emportent : il faut fuir. Commence alors une sorte



Isaac Levitan, *Landscape with moon*
(extrait), c. 1885

d'« anti-épopée » ainsi que l'explique le traducteur, Guilhem Pousson, dans sa riche préface. Aucune posture héroïque ici, en effet, mais bien plutôt une sorte de discrète auto-ironie de la part de l'auteur. Qu'il s'agisse de raconter les déboires de leur odyssée contrariée de la Russie au Monténégro en passant par l'Allemagne ou la Suisse, de faire le portrait d'autres Russes forcés à l'exil ou confortablement installés à l'étranger, de décrire les fastidieuses démarches administratives plus ubuesques que kafkaïennes, Alexey Voïnov ne se départ pas d'une sorte d'« apparente ingénuité, à la Swift ». Ainsi avoue-t-il : « Sans cette guerre, j'aurais passé ma vie à me préparer à partir sans jamais oser le faire. C'est pour cela que j'ai tant aimé Duras. Il faut chercher le marin, mais le chercher de telle sorte qu'on ne puisse jamais le trouver ».

Mais dans l'exil le temps se fige : « *ailleurs le temps passe, mais, ici, il est suspendu* » et il doit faire l'expérience d'un inédit et bouleversant « *hiver sans neige* » – qui sera suivi d'autres. Il ne cesse alors de se retourner vers son enfance et sa jeunesse, dans de fortes et belles pages qui ressuscitent la figure de la mère morte et achèvent, en quelque sorte, le père, ennemi lui toujours vivant, antisémite et nationaliste. Il tente surtout de comprendre son absence de véritable conscience politique : « *Si je m'étais senti concerné par le cours des choses, j'aurais pu deviner ce qui se tramait et prévoir la trajectoire qu'allait fatidiquement suivre notre soi-disant empire.* (...) *Dans notre pays, tout est fait contre l'humain. Cet adage de ma mère m'avait toujours suffi, je n'avais pas besoin d'en savoir plus.* ». Sans doute a-t-il cette culpabilité en partage avec nombre d'autres Russes de sa génération, maintenant que règne « *le minable qui (leur) servait de président* », « *l'autre ordure aux yeux de fouine* » – que Voïnov se refuse à nommer.

Thierry Cecille

THESSALONIQUE EN PROSE Collectif

Traduit du grec par Hélène Zervas & Michel Volkovitch, Le Miel de anges, 180 p., 12 €

Thessalonique ou Salonique, baignant ses quais dans la mer Égée, son arc de Constantin, sa Tour blanche, son port, son grand incendie de 1917 (une étincelle de cuisine frappant un tas de paille 3, rue Olympiados ravagea la moitié de la ville construite en bois), des massacres antiques à la déportation de la communauté juive de 1943, cette ville cristallise l'Histoire avec une énorme hache. Elle s'est inscrite comme une ville mosaïque et, partant, un lieu irremplaçable. Dix prosateurs grecs actifs le siècle dernier en évoquent les contours et les charmes, les mystères et les drames dans une anthologie qui fait suite à *Poètes de Thessalonique (1930-1970)* publié l'an dernier chez le même éditeur. Avec Nikos Gavriil Pentzikis (1908-1993), ce « Byzantin surréaliste » (Jacques Lacarrière) – il évoque « Mère Thessalonique » par le détail de « *Tout l'ordinaire dans la boîte à déchets. On vide les ordures dans la charrette dont la cloche sonne* » –, son fils Gabriel (mixeur de langues), le rare Károlos Tsízek (1922-2013) dont la famille s'est installée dans la ville en 1929, Yórgos Ioànnou (1927-1985), l'auteur du *Sarcophage*, ou l'exubérant Thomas Korovinis, la ville est passée au tamis.

Ne manque à l'appel que Nikos Kokàntzis dont la *Giaconda* appartient au catalogue des éditions de l'Aube. Il est bien naturel qu'un de ces grands amoureux de la cité manque à l'appel car une certaine tradition de l'exil n'a pas disparu comme le confirme Andònis Souroùnis (1942-2016) : « *Bientôt toute la maison retentit de clameurs et de sanglots. C'était une très grande maison turque. Nous étions alors une vingtaine à y vivre, tous de la même famille, et nous allions tous, l'un après l'autre, accomplir ce voyage. (...) Le seul rire au milieu des lamentations, c'était mon oncle.* » Ville que l'on quitte, Thessalonique est naturellement une ville que l'on regrette, et la Grèce un pays où l'on revient. Souroùnis fut en Allemagne et en Autriche employé de banque, groom dans un hôtel et même joueur de roulette professionnel... S'il est mélancolique ou nostalgique, l'exilé doit rester souple et imaginatif.

Éric Dussert

Hiver sans neige, d'Alexey Voïnov
Traduit du russe par Guilhem Pousson,
Les éditions du bout de la ville, 137 pages,
16 €